

ses ! En ce qui concerne Georgette, écoute, Georges, écoute :

— Un jour, Thomas et moi, nous eûmes une conversation imprudente au sujet de Suzanne. La fatalité voulut que Georgette nous entendit. Elle apprit ainsi que sa sœur n'était point morte. La nuit suivante, Georgette partit. Thomas, désolé, accourut aux Huttes pour me prévenir. Je compris aussitôt que Georgette avait entendu notre conversation de la veille. Cela me disait que l'enfant avait pris la route de Paris. Je compris aussi que Suzanne seule pouvait nous faire retrouver Georgette.

— Le soir même, je partis pour Paris par un train direct. Je me reposai deux heures dans une chambre d'hôtel près de la gare de l'Est, en attendant qu'il fit grand jour. Je pris ensuite un fiacre à l'heure et je me rendis rue d'Assas, à l'hôtel de Manoïse, où je fus reçue par les concierges, l'homme et la femme, à qui est probablement confiée la garde de la maison.

— Tu comprends, Georges, que, pour connaître la demeure de Suzanne, il fallait que je m'adressasse à M. de Manoïse. Je demandai donc aux concierges où et quand je pourrais le voir. Ils me regardèrent avec insolence et me rirent au nez. Mais, comprenant bien vite que je n'étais pas d'humeur à supporter leurs grossièretés, ils devinrent plus traitables.

— Alors, la femme m'apprit que depuis plus d'un an le baron de Manoïse était mort, tué en duel par un de ses amis, et que sa sœur, mademoiselle de Manoïse, était aussi morte de chagrin peu de temps après. Enfin, elle ajouta qu'une abominable femme, qu'on appelait à Paris Andréa la Charmeuse, avait causé ces épouvantables malheurs.

— Au portrait qui me fut fait de cette Andréa, je n'eus aucune peine à reconnaître Suzanne. Répondant à mes questions, la concierge m'apprit encore que la malheureuse n'avait plus osé reparaitre à Paris après de tels scandales, et qu'on ignorait ce qu'elle était devenue.

— Soudain le mari prit la parole :

— Je suis à peu près certain que cette coquine a quitté la France, dit-il. Après s'être débarrassé de M. le baron en le faisant tuer par M. le marquis, qui était fiancé à mademoiselle, elle a abandonné ce dernier. M. le marquis ne pourrait dire lui-même où se trouve actuellement cette misérable créature.

— Voilà, ajouta-il, ce que j'ai répondu hier à une jeune fille, qui, comme vous, est venue ici demander M. le baron de Manoïse.

— Ces paroles me firent tressaillir, car je compris que l'homme parlait de Georgette. Pour retrouver sa sœur, la pauvre petite avait imaginé le même moyen que moi.

— Cette jeune fille ne vous a-t-elle demandé que cela ? repris-je, interrogeant le concierge.

— Elle nous a parlé de sa sœur, une certaine Suzanne. Or, nous avons reconnu que cette Suzanne n'était autre que la Charmeuse.

— Alors, qu'avez-vous dit à la jeune fille ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Nous étions tellement indignés, ma femme et moi, qu'on osât venir nous parler de cette misérable Andréa, que je me suis emporté et ai même été un peu rude pour la jeune fille ; je l'ai chassée... Un instant après j'en ai eu le regret, mais c'était fait.

— Je ne pus m'empêcher de frémir.

— Et vous ne savez pas où elle est allée ? demandai-je.

— Non. Elle s'est éloignée en pleurant à chaudes armes.

— Il me sembla que je venais de recevoir un coup violent dans la poitrine.

— Oh ! la pauvre enfant, m'écriai-je, où est-elle ? que va-t-elle devenir ?

— Ils me regardaient avec stupéfaction.

— Je suis arrivée à Paris ce matin, leur dis-je, et j'y suis venue pour retrouver cette malheureuse enfant, que vous avez vue hier et que vous avez chassée, faisant supporter à la pauvre innocente la faute de la coupable... Ah ! sans le vouloir, sans doute, votre cruauté a peut-être causé déjà un nouveau et irréparable malheur !

— En me représentant Georgette errant à travers Paris, désespérée, ne sachant où aller, je me pris à sangloter.

— Mon Dieu ! me dit la femme effrayée, que supposez-vous donc ?

— Tout ; les choses les plus affreuses, lui répondis-je avec une sorte de colère.

— Voyant qu'elle ne pouvait espérer trouver sa sœur, dit alors le concierge, je crois, moi, qu'elle a repris le chemin de fer pour retourner dans son village.

— Ces paroles pénétrèrent en moi comme une lueur d'espoir. La chose me paraissait si simple, si vraisemblable, si naturelle, que, sans réfléchir davantage, je me mis à partager l'opinion du concierge.

— Je rentrai à mon hôtel, et tout de suite j'écrivis à Thomas pour l'informer de ce qui se passait. J'attendis cinq jours la réponse de Thomas. Elle arriva. Hélas ! Georgette n'était pas revenue aux Ambrettes. Je restai encore huit jours à Paris. Je ne dirai pas, Georges, dans quelle situation d'esprit je les passai. Toutes les recherches auxquelles je me livrai furent inutiles. Hélas ! je suis accoutumée à ce genre de déception.

— Une nouvelle douleur se joignait à d'autres plus anciennes et non moins cruelles.

— Depuis, Georges, huit mois se sont écoulés, et nous ne savons toujours rien sur le sort de la pauvre Georgette.

Manette cessa de parler et un long silence suivit. — Maintenant, Georges, reprit-elle, apprend-moi comment tu as su que Suzanne s'est fait appeler à Paris Andréa ; enfin, dis-moi tout ce que tu

— Dans votre récit, Manette, sans le nommer, vous avez parlé d'un marquis.

— Je ne crois pas que les concierges m'aient dit son nom.

— Eh bien, Manette, ce marquis s'appelait Maxime de Soubreuil. Ami intime du baron de Manoïse, et fiancé à mademoiselle Jeanne de Manoïse, il eut le malheur de voir Suzanne, non, Andréa, et de l'aimer. Les deux amis devinrent ennemis. A la suite d'une provocation du baron, les deux rivaux se rencontrèrent dans un duel au pistolet. Le baron tomba frappé au cœur et mourut quelques heures plus tard. Moins de deux mois après, mademoiselle de Manoïse, qui avait perdu en même temps son frère et son fiancé, descendit à son tour dans la tombe.

— On vous a dit qu'Andréa n'avait pas tardé à quitter le marquis. C'est la vérité. Or, cette sombre histoire de la famille de Manoïse et du marquis de Soubreuil, qui est aussi celle d'Andréa la Charmeuse, a été écrite de la main même du marquis. Je la connais, j'en ai écouté la lecture en frémissant d'épouvante et d'horreur.

— Après Henri et Jeanne de Manoïse, le marquis Maxime de Soubreuil devait payer de sa vie son amour pour Andréa.

— Mort aussi ! s'écria Manette.

— Oui.

— Oh ! la malheureuse ! la malheureuse !

— Vous savez, Manette, continua Georges, qu'à son retour d'Afrique, le bataillon de chasseurs, où j'étais sergent-major, vint se caserner au fort de Vincennes. Derrière le fort se trouve le bois de Vincennes, dont la ville de Paris a fait depuis quelques années de magnifiques promenades, rivalisant de celles du bois de Boulogne.

— Un jour que je me promenais dans une des avenues du bois, — c'était au mois de juillet, — une double détonation d'arme à feu retentit à une faible distance de moi. Voulant connaître la cause de cette explosion, je m'élançai dans le bois et arrivai dans une petite clairière en même temps que deux jeunes gens, attirés comme moi par le bruit de l'arme à feu.

— Un homme, étendu sur le sol, baignait dans le sang qui sortait à flots de son crâne fracassé. Le malheureux n'était déjà plus qu'un cadavre. Je sus bientôt le nom du suicidé : l'un des jeunes gens accourus en même temps que moi le connaissait : il nomma le marquis Maxime de Soubreuil.

— Il nous apprit encore qu'il avait été pendant quelque temps le secrétaire du marquis, et que ce dernier lui ayant écrit le matin qu'il était décidé à s'ôter la vie, il l'avait inutilement cherché toute la journée, espérant pouvoir l'empêcher de mettre à l'exécution son fatal dessein.

— Il nous dit ensuite qu'il connaissait la cause du suicide, laquelle était racontée dans un manuscrit légué en prenant la résolution de se tuer.

— Pendant que nous causions, des soldats de la garnison de Vincennes, s'étaient approchés de nous, il s'offrirent pour transporter le cadavre à Vincennes, ce qui fut fait. Mes deux compagnons et moi, nous allâmes faire notre déclaration chez le commissaire de police.

— De notre rencontre en présence d'un cadavre devait naître un rapprochement plus intime. C'est ce que comprit le plus âgé de nous trois, un poète, appelé Jacques Sarrue, car il nous fit aussitôt la proposition de nous unir par les liens de l'amitié. Nous échangeâmes de cordiales poignées de mains et nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous aux obsèques du marquis de Soubreuil, qui eurent lieu le surlendemain.

— J'ai donc retrouvé mes deux nouveaux amis au cimetière du Père-Lachaise. Après l'enterrement, Jacques Sarrue nous conduisit devant un tombeau de marbre. C'est là que, l'avant-veille, caché derrière des cyprès, il avait vu le marquis en proie à un sombre désespoir. Ayant deviné la préméditation du suicide, Sarrue avait eu l'idée de suivre M. de Soubreuil et c'est ainsi qu'il s'était trouvé au bois de Vincennes.

— Sur le tombeau de marbre, je lus les noms de Henri de Manoïse et de Jeanne de Manoïse. Je me rappelai aussitôt que le baron Henri de Manoïse était venu plusieurs fois à Raucourt chez son ami le comte de Raucourt. Sans rien supposer encore, je vous avoue, Manette, que je fus douloureusement impressionné, et, sans me rendre compte de ce qui se passait en moi, comme si j'eusse le pressentiment que Suzanne Vernier n'était pas étrangère à la mort du frère et de la sœur, je devins subitement rêveur et toutes sortes de pensées se croisèrent dans ma tête.

X

Georges Raynal s'était arrêté un instant pour reprendre haleine. Il paraissait très ému, et Manette qui le regardait, tout en l'écoutant avec une vive curiosité, s'aperçut que son visage avait pâli.

— Tout cela m'intéresse beaucoup, Georges, lui dit-elle ; continue.

— Le jeune officier reprit la parole :

— Il avait été convenu qu'après l'enterrement du marquis de Soubreuil nous lirions le manuscrit dont je vous ai parlé. Nous nous rendîmes donc chez notre jeune ami, devenu propriétaire du mystérieux écrit, et, nous étant assis au milieu d'un profond silence, nous écoutâmes, Jacques Sarrue et moi, la lecture que nous fit Maurice.

Manette eut un brusque mouvement.

— Ah ! ce jeune homme, qui connaissait le marquis de Soubreuil, s'appelle Maurice ? fit-elle.

— Oui, Manette, Maurice Vermont.

La rebouteuse poussa un grand cri et d'un bond se dressa sur ses jambes. Ses yeux brillèrent comme des escarboucles.

— Georges, Georges, s'écria-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion, ai-je bien entendu ? As-tu réellement dit Maurice Vermont ?

— Oui, Manette, Maurice Vermont. Mais qu'avez-vous ? Pourquoi cette émotion ?

Les yeux de la vieille femme prirent une expression de joie indéfinissable. Puis élevant ses bras et regardant le ciel :

— Dieu de bonté, exclama-t-elle, si c'était lui !... Le jeune homme restait immobile, le yeux fixés sur la rebouteuse, comme si la surprise l'eût paralysé.

— Allons, allons, reprit Manette, se parlant à elle-même, il faut que je sois forte... Et puis je ne dois pas me livrer si vite à l'espoir, à la joie, car si c'était une nouvelle déception, ce dernier coup achèverait de me tuer.

Redevenant immédiatement plus calme, elle se remit dans son fauteuil et, prenant la main de l'officier :

— Mon cher Georges, dit-elle, ne t'étonne de rien ; tout à l'heure tu comprendras ; d'ailleurs, tu sais déjà tant de choses que je ne te cacherai pas plus longtemps mon secret. Mais avant tout, Georges, il faut que tu répondes aux questions que je vais t'adresser.

— A tout ce que vous me demanderez, Manette, je n'hésiterai pas à répondre, si je le peux.

— Georges, quel est l'âge de ton ami, de ce jeune homme qui s'appelle Maurice Vermont ?

— Environ vingt-trois ans ;

— Oui ! c'est bien son âge, murmura Manette.